4ème Année—No 7. LE NUMERO, 10 CENTS. Samedi, 1er juillet 1905.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
UN AN - $2.00
SIX MOIS - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



LADY LAURIER

...SOMMAIRE...

A Louis Fréchette [poésie]........LOUIS TIERCELIN
Réponse à Louis Tiercelin [poésie] LOUIS FRECHETTE
Ami ?....................................FRANÇOISE
Madame Laurier..........................L. O. DAVID
Impressions Littéraires..........ADOLPHE POISSON
Altiora in Votis.................ERROL BOUCHETTE
Causerie.......................................M. R.
Chansonnette [inédite]..............LOUIS BONJOUR
Un Dimanche........PAUL ET VICTOR MARGUERITE
Le Coin de Fanchette.................. FRANÇOISE
Propos d'étiquette.................LADY ETIQUETTE
Pages des Enfants.................TANTE NINETTE
Le Mal du Pays......................M. AIGUEPERSE
Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.

MADAME

Pour vos petits diners fins, et vos banquets de famille, ayez de la viande de premier choix. Vous la trouverez chez

Hormisdas A. Giguère

34, 36, 38, 40 Marché Bonsecours

Téléphone Bell, Main 2479, MONTREAL

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

1607 rue Sainte-Catherine

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Montres et Bijoux

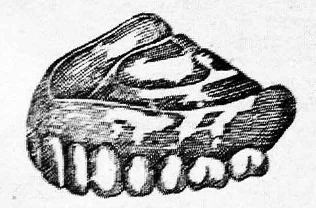
Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse -:- -:- -:-

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur CANDO pour argenterie. Demandez un échantillon. TÉL. BELL MAIN 210



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donne la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN

Bell Est 1744 162 rue St-Denis,

Elixir Iodo-tannique Glycerophosphate 'Ganger"

TONIQUE RECONSTITUANT DU SYSTEME NERVEUX ET OSSEUX

CONTRE:— Neurasthénie anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc.

Dosage. - Chaque cuillérée à soupe contient : 0.25 centigrammes de glycérophosphate de soude, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

Mode d'emploi.— Adultes, une cuillérée à soupe aux repas ; enfants, une à deux cuillérées à thé.

SEUL DEPOSITAIRE **PHARMACIE GAGNIER** COIN STE-CATHERINE et ST-DENIS Montreal

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1. vol. in-12........ ...	0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12...	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12...	0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12...	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 (à responsabilité limitée) vol. in 1-2	0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - Montréal

NOUS faisons notre salut devant les lectrices du Journal de Françoise. Nous voulons faire leur connaissance, parce que nous voulons leur commande. Toutes voudront des fleurs pour enjoliver leur maisons pour la belle saison de Pâques, et pour envoyer à leurs amies. Rien n'est plus acceptable qu'une boite de fleurs au matin de Pâques.

Envoyez-nous vos commandes et nous vous garantissons satisfaction.

P. McKenna & Fils

FLEURISTES

2614, Rue Ste-Catherine,
Coin de la Rue Guy.

Serres et Couches chaudes. Côte des Neiges.

SPECIALISTE

BEAUMIER

MEDECIN ET OPTICIEN

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

EXAMEN DES YEUX GRATIS

1824 STE-CATHERINE

Coin Ave. Hotel-de-Ville, Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabricant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc. Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrètent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

MONTREAL MODE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

En vente dans tous les dépots et magasins de nouveautés.

Direction et administration :

1714 Ste-Catherine, coin St-Denis.

...MONTREAL..

Tel. Bell. Est 2636.

Patrons sur mesures depuis 15c.

QUERY FRERES Photographes

1854 Ste-Catherine, Montreal





4me Année — No 7 LE NUMERO, 10 CENTS Samedi, 1er juillet 1905.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
ON AN - $2.00
SIX MOIS - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.

"A Breton, Breton et demi."

A Louis Frechette

(Sur son absence aux fêtes de Jacques Cartier.)

* * *

Vous ne serez pas là!... Non seulement vous-même
Manquerez au triomphe où je vous appelais
Au pied du monument qu'on dresse à ce Français,
Mais vous n'y serez pas, fût-ce par un poème !

Nous espérions fêter, double gloire qu'on aime,
Fréchette et ses beaux vers, Cartier et ses hauts faits,
Et sacrer avec vous, plus chère que jamais,
Notre vieille amitié dans un nouveau baptême !

Vous ne serez pas là !... Dans cet accord touchant
En vain nous chercherons votre main ; dans ce chant
Votre voix va manquer à l'hymne poétique.

Et la joie est moins vive et l'hommage moins doux...
Si le vent, ce jour-là, se plaint dans l'Atlantique,
Ce seront nos regrets qu'il portera vers vous.

LOUIS TIERCELIN.

7 Juin 1905.

Reponse a Louis Tiercelin

* * *

Mais oui, Poète ! oh ! oui, je serai là quand même !
---Pouvais-je rester sourd lorsque tu m'appelais ?---
Au pied du monument qu'on dresse au nom français,
Mon âme sera là pour chanter son poème !

Elle ira faire fête à tout ce que l'on aime :
La Bretagne et ses fils, la France et ses hauts faits,
Pour rendre indissoluble et sacrer à jamais
Notre antique union par un nouveau baptême !

Oui, oui, je serai là !... Dans un accord touchant,
Nos yeux se chercheront ; et si, dans votre chant,
Ma voix reste étrangère à l'hymne poétique,

L'échange de nos cœurs n'en sera pas moins doux :
Car ce jour-là, Poète, à travers l'Atlantique,
Nos mains par millions vont se tendre vers vous !

LOUIS FRECHETTE.

19 juin 1905.

On sait que M. Louis Fréchette, pour des raisons que nous n'avons pas à apprécier, a cru devoir décliner l'invitation qui lui a été faite de prendre part, au moins par un poème, aux prochaines fêtes de Saint-Malo. Sur son refus, M. Louis Tiercelin, le poète breton, président du comité d'organisation, vient d'adresser à notre compatriote un sonnet ému que nous avons le plaisir d'offrir à nos lecteurs, en même temps que la réponse qui ne s'est pas fait attendre. On remarquera que, dans cette réponse, (un sonnet aussi,) M. Fréchette a fait ce tour de force de ne se servir exclusivement que des mêmes rimes employées par le poète breton.—(Note de la rédaction.)

AMI?

Si l'on doit en croire la tradition, le premier ami, choisi par Adam, parmi les animaux qui défilèrent devant lui dans le Paradis Terrestre, fut un chat.

Ce n'est probablement là qu'histoire de vieille fille. Cependant, il n'en est pas moins vrai que l'on a retrouvé les os de cet animal parmi les fossiles antédiluviens, et, chacun sait que, dans l'ancienne Egypte, le chat était mis en tel honneur qu'il y était adoré.

Un auteur français, M. Paul Méguin, a jadis écrit, à ce sujet, un livre intitulé : "Notre Ami le Chat", qui a fait les délices de tous ceux qui ont des sympathies pour la gent féline. François Coppée, dans une préface qu'il a composée pour ce volume, décrit en termes qui conviennent à un poète, l'admiration et l'amour qu'il porte "au plus gracieux et au plus intelligent, dit-il, de tous les animaux."

En cela, il diffère de Buffon qui n'aimait pas les chats et qui les trouvait hypocrites, traitres et sournois ; plusieurs autres naturalistes, par contre, trouve que cet animal est ligne de notre admiration et qu'il mérite une étude spéciale. L'un d'eux même, assure que le chat est naturellement timide, qu'il n'est sournois que par nécessité, colère dans le danger seulement, et qu'il est aimable et doux si on le traite avec bonté.

Les exemples cités par Paul Meguin, en faveur de l'instinct et de la perspicacité du chat sont nombreux et intéressants. J'en détache quelques-uns en faveur de ceux que ces détails peuvent intéresser.

Ces anecdotes sont données comme authentiques:

Un peintre, ayant l'habitude d'émietter du pain dans son jardin pour nourrir les oiseaux qui peuplaient ses grands arbres, remarqua qu'il aidait inconsciemment le chat de la maison à détruire ses petits favoris. Le chat, naturellement, profitait de l'instant où les oiseaux becquetaient les miettes pour sauter dessus, les dévorer, et, nombreuses étaient ses victimes. L'artiste s'abstint donc, pendant quelques matins, de porter le déjeuner habituel aux chantres ailés de ses ombrages, mais quel ne fut pas son étonnement de voir arriver le chat avec un morceau de pain, qu'il émietta de ses griffes, puis, regagner son poste d'observation et attendre que ses victimes tombent dans le piège qu'il leur tendait!

Un autre raconte que son chat ouvre toutes les portes qu'il lui plaît, Il grimpe jusqu'au bouton, s'enroule autour jusqu'à ce qu'il tourne sur lui-même, puis, de ses pattes de derrière, l'animal pèse sur la chambranle, et la porte s'ouvre ensuite facilement.

Règle générale, le chat a une crainte instinctive de l'eau. Pourtant, à Plymouth, en Angleterre, on a pu voir, tous les matins, un chat sauter dans la mer, à un certain endroit, et rapporter à son maître le poisson qu'il y pêche.

Des entraîneurs ont réussi à faire vivre, en harmonie parfaite, des chats, des oiseaux et des souris.

Un des professeurs (?) a imaginé une boîte à musique où toutes les notes sont des chats. Il a mis, dans une rangée de petites boîtes, autant de chats qu'il en faut pour composer ses gammes ; à la queue de chacun est attachée une ficelle ; en tirant sur cette ficelle, l'animal miaule et ces sons peuvent former, au dire de l'inventeur, un opéra des plus entraînants.

Un monsieur Galopin quelconque, affirme à son tour, que son chat va chercher son journal, tous les matins, qu'il lui apporte ses pantoufles quand il entre chez lui, le soir, et lui rend, en un mot, les services d'un valet de chambre dévoué.

Ces faits extraordinaires sembleraient démontrer qu'il ne manque plus que la parole à Raminagrobis. Eh bien! ce don ne lui est pas refusé ; au dire de certains naturalistes, il y a plus de vingt inflexions différentes dans la voix des chats, ce qui constitue un langage assez riche pour en former tout un traité de littérature.

Quel dommage seulement que nous ne puissions les comprendre! J'aimerais à connaître leur sentiment sur nos questions d'Etat, en particulier, sur les écoles du Nord-Ouest. Je suis sûre, qu'ils discoureraient sur cette importante question avec autant d'intelligence que beaucoup de nos députés.

Ce que je viens de citer du savoir-faire de l'animal domestique, par excellence, n'est pas pour justifier madame Morley ; plus convaincue encore que les naturalistes dont je viens de donner les opinions, elle pousse son admiration et son affection pour ses amis, les chats, jusqu'à souffrir violence et persécution pour eux.

Mme Morley est en bonne compagnie au chapitre des chats: Rappelons que Mme Deshoulières, au dix-septième siècle, chantait en vers sa chatte Grisette, que Châteaubriand, voulait travailler, disait-il, à la réhabilitation de Minet, et que lors d'une ambassade, à Rome, il reçut du pape alors régnant, le cadeau singulier d'un chat.

Puis, Théophile Gauthier, Mérimée, Sainte-Beuve, Guy de Maupassant furent de fervents admirateurs des chats et jusqu'à Baudelaire qui les chanta en ses meilleurs sonnets.

Enfin, de nos jours, François Coppée et Pierre Loti. Tout dernièrement encore, celui-ci présidait à Bordeaux, à une exposition de chats.

FRANÇOISE.

Quel temps biscornu que le nôtre! On ne croit plus à rien et l'on gobe tout. — Huysmans.

La marque d'un mérite extraordinaire est de voir que ceux qui l'envient le plus sont contraints de le louer. — La Rochefoucauld.

Madame Laurier

Madame Laurier a plus d'un point de ressemblance avec son mari. Comme lui, elle est douce, bienveillante, modeste, bonne pour ses parents, pour ses amis, pour tout le monde, et ne recule devant aucune fatigue pour aider ceux qui s'adressent à elle, à obtenir l'emploi qu'ils sollicitent, la faveur qu'ils demandent. Elle donne alors l'assaut aux places fortes du gouvernement avec une énergie et une impétuosité qui forcent les ministres à capituler.

Elle se plaît à favoriser les musiciens, les artistes, achète et fait acheter leurs compositions, ouvre des souscriptions pour leur permettre d'aller compléter leurs études en Europe, se rend à Montréal ou à Québec pour assister à des soirées organisées à leur profit.

Elle est généreuse sans exagération, économe sans avarice, pieuse sans affectation, gaie et rieuse avec réserve, franche et sincère dans ses affections. Les compliments, les éloges, les hommages et les honneurs ne lui tournent pas la tête, elle les reçoit, les juge et les pèse à leur juste valeur. Comme son mari, elle les reçoit par bienveillance et les accepte sous bénéfice d'inventaire, l'encens ne les grise pas plus l'un que l'autre.

Elle aime les fleurs, les enfants, les oiseaux, toutes les créatures, toutes les bêtes du Bon Dieu, elle les entoure de soins délicats et assidus. Elle a des larmes pour toutes les souffrances, des sympathies pour tous les êtres faibles, malheureux.

"Ma femme est une vraie Madeleine, dit Laurier ; un oiseau qui meurt, un chien qui se fait écraser une patte lui font verser des larmes."

Et pourtant, elle ne manque pas d'énergie: forte, vigoureuse et pleine de courage, elle est toujours prète à suivre son mari partout, à l'accompagner jusqu'au bout de la terre. C'est elle qui s'occupe de tous les détails ennuyeux de voyage, qui devient premier ministre pour l'occasion, gouverne et pilote son mari, veille sur sa bourse, son repos et sa santé, le protège contre les importuns et les imposteurs, tient note des visites reçues et des visites à faire, et règle la dépense.

Elle a beaucoup de bon sens, de jugement et de prudence, sait se taire et parler à propos, et ne cherche pas à se donner de l'importance et à se rendre intéressante, en tenant des conversations qui seraient plus ou moins indiscrètes.

C'est en résumé une femme de cœur et de jugement digne de la confiance et de l'estime de tous ceux qui la connaissent, une femme que la vanité, l'orgueil et l'ambition n'ont pas envahie dans la haute position où le talent de son mari l'a portée.

L.-O. DAVID.

("Laurier et son Temps")

Impressions Litteraires

Poésies intimes — Mélodies

Par MERY

Le mot mélodie est bien trouvé et rien ne rend mieux le style coulant de ce brillant poète du midi. Méry n'a pas les éclats de voix de Victor Hugo ni la touchante mélancolie de Lamartine mais ses expressions heureuses tiennent le milieu entre les qualités de ces deux grands poètes du siècle. Pour bien juger Méry, il faudrait prendre l'ensemble de ses œuvres. Romancier à ses heures, conteur intarissable, poète tantôt satirique, tantôt rêveur, tantôt sérieux, il a cultivé plusieurs genres avec plus ou moins de succès. Je ne veux l'étudier aujourd'hui que dans ses mélodies. C'est d'ailleurs, à mon sens, le livre où il est le plus luimême et où il fait raisonner plus franchement les fibres intimes de son âme de poète. Ecoutez-le:

Sur l'épine ou sur la rose
Vivons calmes en tous lieux,
La vie est une chose
Qu'il faut laisser faire à Dieu.

Ces vers empreints de paganisme résument, en l'exagérant, la nonchalance des peuples du midi.

Et de suite après, cette autre strophe qui porte une teinte très prononcée de fatalisme:

C'est au hasard qu'il faut vivre
Or vivons insoucieux :
Notre existence est un livre
Qui nous tombe écrit des cieux.

Cette boutade du poète est capable d'effrayer l'orthodoxie la moins farouche. Les anciens anachorètes ne raisonnaient point de même et s'ils avaient cru que la vie fut tombée des cieux ils ne se seraient point enfoncés dans le désert pour y vivre d'une existence si rigide. Mais ne disputons pas trop le poète. Ces vers sont plutôt une fantaisie de l'imagination qu'un cri du cœur.

Nature ardente, caressée par le chaud soleil du Midi, Méry ne devait pas être insensible aux grâces de la femme. Son livre nous le dit:

Les heures sont des fleurs l'une après l'autre écloses
Dans l'éternel hymen de la nuit et du jour.
Il faut donc les cueillir comme on cueille les roses
Et ne les donner qu'à l'amour!

Et plus loin, ces vers qu'on dirait imités d'Horace :

Aimez, buvez, le reste est plein de choses vaines.
Le vin, ce sang nouveau sur la lèvre versé
Rajeunit l'autre sang qui vieillit dans nos veines
Et donne l'oubli du passé.

Plus de la moitié du livre est con-

sacrée à l'amour. Le reste est de la poésie d'album, des réminiscences de voyage, de rencontres, sauf Herculanum ou l'orgie romaine, morceau capital du livre, où l'auteur a peint un peu hardiment les mœurs corrompues de l'empire romain en pleine décadence.

Maintenant, si nous demandons à Méry quelle fut sa conception de la vie, il nous répondra par le quatrain suivant qui résume d'une façon si concise et si frappante la brièveté et le néant de notre existence, envisagée évidemment au point de vue du rationalisme:

Un jour de fête,
Un jour de deuil,
La vie est faite
En un clin d'œil!

Quelques autres morceaux se détachent du cadre que s'est imposé le poète. Entre autres pièces, il en est une "La sœur de charité", où il revient à des idées plus chrétiennes. Après avoir décrit le retour triomphal de l'armée victorieuse, alors que

Les lauriers ornent les bannières,
Les fleurs couronnent les canons,
Les croix pleuvent aux boutonnières,
La gloire illustre tous les noms,

il finit par la strophe suivante :

Quand le feu des combats scintille
Sous un hangar mal abrité
On distingue une pauvre fille,
Un ange, sœur de charité.
Toutes ses œuvres sont bénies
Elle passe à travers les rangs,
Elle soigne les agonies,
Elle console les mourants.
Après la journée immortelle,
Quand s'éteint le dernier canon,
Personne ne parlera d'elle...
Dieu seul a retenu son nom.

On dit que les poètes sont plus ou moins prophètes (excepté dans leur pays), et Méry, pour un, donne raison à ce dicton, car voici ce qu'il écrivait vers 1840 :

L'isthme de Panama, vieille écluse du monde
Tombera ; le vaisseau, libre enfin sur son onde,
Vers l'océan du sud bondira d'un élan
Et laissera bien loin dans les glaces polaires
Le cap de Horn, broyant d'inutiles colères
Sur les écueils de Magellan.

Quand Méry écrivait ces vers prophétiques, de Lesseps n'avait pas même même entrepris le canal de Suez, cette œuvre gigantesque qui lui valut le titre de Grand Français.

Méry était un improvisateur incomparable, aussi cette facilité de conception est apparente en maints endroits de son livre, et l'impression qui s'en dégage c'est que le rêve l'emporte de beaucoup sur la pensée.

Arthabaskaville. A. POISSON.

Collège La Fayette

Une circulaire de Paris nous apprend que Mademoiselle Alice Kuhn, diplômée de l'Académie de Paris, ex-professeur à Smith College (Etats-Unis), vient d'ouvrir, en la capitale française un collège spécialement destiné aux Américaines. Les jeunes filles ou jeunes femmes tant Américaines que Canadiennes pourront trouver dans cette institution, outre la sécurité parfaite et le confort assuré d'une pension de première classe, le triple enseignement de la littérature, de l'histoire et de l'art. Des conférences-causeries sur la pièce du jour seront faites, dans la plupart des cas, par les écrivains et les auteurs eux-mêmes. Il y a cours d'élocution, visites accompagnées d'explications, aux musées, aux monuments et ateliers de peintres connus, etc., etc.

Le Collège LaFayette, — telle est son appellation, — a sur son comité de patronage des noms connus et aimés au Canada, tels que : Mme Th. Bentyon, Mme Arvède Barine, Mme la comtesse Mathieu de Noailles, messieurs Mabilleau, Edouard Rod, Jules Siegfrid, etc., etc.

Pour renseignements plus complets s'adresser à Mlle Kuhn, 48 rue Pergolèse, Paris, France.

Altiora in Votis

Il m'est tombé récemment entre les mains un manuscrit de l'an 1838. Je n'y aurais pas attaché une grande importance autrefois ; j'aurais même douté de son utilité pour le public, quelque précieux qu'il fut pour les descendants de l'auteur. En effet, il ne contient presque rien qui puisse constituer un fait nouveau, suivant l'ancienne conception des études historiques. Aujourd'hui je pense autrement et j'estime que nous devons tenir pour précieux tout ce qui nous permet de remonter à la génèse des choses.

Nous sommes beaucoup trop portés à ne considérer les événements que d'après leurs conséquences politiques générales. La multitude des détails qui composent l'ensemble ne nous préoccupe guère. C'est ainsi que possèdent de nos jours les stratégistes en robe de chambre, dont les théories encombrent les journaux. Ils aiment à regarder les choses de loin ; ne connaissant ni la nature du terrain, ni les qualités des soldats, ni les mille circonstances presque imperceptibles qui décident des résultats, ils prédisent par avance le sort des batailles. Leurs prédictions sont souvent vaines, parce que leur manière d'observer est défectueuse.

C'est pour la même raison que nous ne comprîmes pas tout d'abord la véritable nature de l'événement de 1837. C'est en le décomposant, en nous pénétrant des innombrables détails qu'un récit général néglige que nous avons enfin découvert la vérité. Elle est toute autre que nous nous l'étions figuré. Il ne s'agit pas le moins du monde d'une insurrection populaire. Au contraire, nous ne voyons plus que la révolte d'une oligarchie dominante contre les contraintes que lui imposaient la constitution et la loi. C'est elle qui se rue les armes à la main sur un peuple paisible et surpris. Dès lors rien d'étonnant que ce peuple se dé-

fende mal, rien de surprenant, non plus qu'il se relève victorieux malgré son apparente faiblesse, comme doivent toujours le faire, malgré les circonstances les plus adverses, les vrais défenseurs du droit et de la justice.

Le manuscrit que j'ai devant moi nous fera peut-être mieux comprendre ce que fut 1838, et combien essentiellement il différait de 1837. Nous ne sommes plus en présence d'un peuple surpris, mais d'une population profondément indignée qui s'est ressaisie, qui veille en attendant le moment où il lui sera possible de s'affirmer, qui sait que ce moment viendra. Mais la jeunesse des campagnes n'a pas la même patience. Elle bondit sous l'outrage et accusant tout bas ses aînés de faiblesse, elle n'écoute que les conseils du désespoir. Les plus hardis se réunissent dans les bois, ils y cachent quelques mauvais fusils, quelques cartouches ; puis au jour nommé ils marchent sur l'ennemi. C'est alors qu'on s'aperçoit que l'organisation sur laquelle on avait compté est purement imaginaire, que chacun s'est fié sur le contingent prétendu que fournirait la paroisse voisine, qu'au lieu de 5,000 hommes on est à peine 500, en face qu'une troupe nombreuse, bien organisée et armée. Naturellement, on hésite, on tâtonne, on donne à l'ennemi le temps de se concentrer et lorsque enfin le combat se livre, il devient inutile malgré la bravoure des combattants.

Certes, la cause en elle-même était juste et sacrée, et de nos jours le gouvernement anglais en convient. Mais aujourd'hui que les passions se sont calmées, il faut bien admettre que la tentative était de celles qui ne peuvent réussir. Chose plus instructive et plus grave, on trouve dans les détails de toute cette affaire des preuves frappantes de ce qui manque le plus à nos compatriotes: la fermeté dans l'initiative, l'habitude d'agir et de penser par eux-mêmes. Je parle, bien entendu, des masses populaires, dont en général les grandes et solides qualités tant intellectuelles que morales font notre orgueil. L'expérience de ces jeunes gens, qui furent nos pères, nous fait voir qu'on peut affronter la mort avec bravoure et cependant se montrer craintif en présence de la vie et de ses multiples exigences, que tel marche sans trembler sous une pluie de balles qui ne sait pas, au moment opportun, prendre d'énergiques déterminations. Un instant de réflexions nous convaincra que leurs défauts sont les nôtres et que nous sommes bien leurs fils. Ces défauts dans notre caractère national, graves toujours, n'étaient pas d'un effet entièrement désastreux aux premières époques de notre histoire. Ne pas les corriger aujourd'hui serait vouer à la décadence la race française en Amérique.

Célébrons donc l'héroïsme de nos aïeux ; conservons pieusement la mémoire de ceux qui se dévouèrent pour nous instruire et dont la politique patriotique et sage nous a valu la jouissance de nos libertés constitutionnelles. Mais ne nous avisons pas de croire que la lutte est terminée ou près de l'être. Elle commence à peine, au contraire. Il est vrai qu'elle a changé de nature et qu'elle ne se poursuit plus sur le champ de bataille, ni même principalement dans l'arène politique. C'est sur le terrain social et économique que nous devons désormais nous mesurer contre nos émules et nos rivaux. Et pour cette lutte, ce sont précisément les qualités qui sont les moins développées chez nos compatriotes qui jouent les rôles essentiels. C'est donc en nous attachant sans relâche à les acquérir, c'est en les ajoutant à celles qui nous viennent de notre formation française, que nous créerons un type social vraiment supérieur et invinvible, marchant à la tête de la civilisation américaine vers de glorieuses destinées.

Voilà quelque chose de ce qui m'est resté de la lecture de ces mémoires d'un patriote. Si je m'interdis d'en citer des passages ou mêmes de dire son nom, c'est que ce soin pieux appartient à ceux qui en sont les dignes héritiers et dont la carrière nous porterait à croire qu'il ait adopté pour devise les mots que j'ai mis en tête de ces lignes.

ERROL BOUCHETTE.

Le Palais de la Nouveauté

Ce titre n'est pas une appellation banale, mais il convient absolument au magasin de confection qui le porte, puisque le public est sûr d'y trouver toutes les merveilles de l'aiguille, et toutes les élégances de la mode la plus nouvelle.

Signalons, en passant, les blouses faites pour toutes les tailles, et dont quelques-unes ornées de dentelles ou de broderies, sont de ravissantes fantaisies ; les ceintures idéales qui ont l'avantage d'amincir tout en dégageant le buste ; puis les fichus en dentelle, sur fond de tulle. Il est impossible de rendre l'effet de cet harmonieux ensemble. Tout est donc compris dans ce complet étalage, depuis le costume idéal jusqu'au mignon mouchoir s'auréolant d'une large valencienne. Les femmes au Palais de la Nouveauté n'ont point à s'inquiéter de la question d'économie. Tout est de première classe, mais à la portée des bourses. Une visite sera accueillie avec plaisir.

Mme J. LAMOUREUX,
PALAIS DE LA NOUVEAUTE,
1783 rue Ste-Catherine,
Montréal.

Charmante audition musicale des élèves de Madame S. McMillan, lundi dernier dans les coquets et gracieux salons Archambault, 1686 rue Sainte-Catherine. L'auditoire nombreux et distingué a fait un flatteur accueil au professeur et à ses jeunes élèves, et chaque morceau, joué avec une précision, une maîtrise et une sureté de goût, prouvait à quelle bonne école les interprètes avaient puisé leur science. Les morceaux de chant, ont été aussi fort goûtés et bien appréciés. Félicitations donc au professeur, Mme McMillan, et à ses gentilles élèves.

CAUSERIE

L'autre jour, j'étais en voiture découverte dans une de ces artères de notre ville, trop étroites pour le courant qui s'y engouffre sans relâche. Un embarras de camions, de lourds chariots de pierres difficiles à manœuvrer nous arrête et la file des voitures s'arrête en double rangée, l'une montante, l'autre descendante ; aux portières, des visages nerveux qui se contractent et s'irritent ; des cochers qui s'injurient : il n'y avait guère que les chevaux qui fussent satisfaits de cette halte dont le terme se reculait sans cesse. Tout à coup une éclaircie se fait et la file qui est à ma gauche s'ébranle devant l'espace libre est une voiture à bras lourdement chargée et conduite par trois ouvriers. Certes, parmi tous les mécontents de cette halte, ceux-ci devaient être les plus contrariés ; ce n'était pas dans leurs plaisirs qu'ils étaient arrêtés, mais dans leur pressant travail ; sans doute un préjudice considérable leur était causé, l'heure du repos étant retardée pour eux et je m'attendais à les entendre injurier la foule en un langage "énergique". Du tout ; ils s'élancèrent en courant dans l'espace vide et l'un d'eux s'écria gaiement : il faut réparer le temps perdu!

La bonne leçon! et comme nous avons toutes besoin d'en profiter. Cette façon de prendre joyeusement les petits ennuis de la vie est une des vertus les plus utiles et les plus difficiles peut-être. Telle âme qui sera capable d'un acte d'héroïsme, d'un effort sublime, se heurtera sottement à une contrariété inattendue que le hasard lui fournit.

Ils sont nombreux ces accidents sans importance qui viennent à chaque instant jeter leur petite note discordante dans le cours de notre existence. C'est une partie de campagne manquée, un rhume survenant la veille d'un bal ou d'un grand dîner, c'est moins encore: un chapeau sans goût, une robe déchirée, un courrier en retard.

Ce serait un événement sans importance si on le prenait avec bonne humeur, comme l'ouvrier dont je vous ai parlé.

Avec un petit mot gai on s'en tirerait sans rien perdre de son entrain ; mais si on le prend mal, si on veut s'appesantir sur l'inconvénient qui en résulte, si on accuse "sa chance", on se met alors dans une fâcheuse position d'esprit.

Ce n'était rien ; et, par le caractère qu'on y apporte, on en fait un gros événement, un nuage sombre qui rend triste et décourage ; avec deux ou trois de ces contrariétés voilà une journée maussade, mauvaise pour soi-même et pour autrui.

Ce serait si peu de chose de recevoir d'un front calme ces petits accidents insignifiants qu'un peu de bonne humeur réduit à néant ; un esprit net qui les regarde en face s'aperçoit vite que les conséquences n'en sont pas terribles et qu'un peu de sang-froid suffit à les parer.

Mais, si on cède à la contrariété nerveuse, à l'espèce d'agacement qui se produit chaque fois qu'un obstacle imprévu s'oppose au développement de notre activité on se grossit l'ennui résultant.

Du caîme! Voyons en face le tout petit chagrin qui nous arrive, prenons-le "bien", il n'a d'autre importance que celui que nous lui donnons.

De la bonne humeur en tout et... malgré tout.

M. R.

CHANSONNETTE

(INÉDITE)

L'aube attend la trille sonore
Du rossignol, chantre d'amour,
Le pleur des nuits attend l'aurore,
Le liseron attend le jour,
Le vert feuillage attend la brise,
Le bupreste encore endormi
Attend le rayon qui l'irise,
Et l'amie attend son ami. (bis)

Il fait beau voir fleurs et verdure
S'étaler dans l'or du soleil,
Voir ailes blanches, onde pure
Nuage frange de vermeil;
Il fait beau voir la douce étoile,
Brillantte et cachée à demi,
Des soirs bleus attacher le voile,
Il fait plus beau voir un ami. (bis)

Hélas ! on découvre sur terre
Maint triste et douloureux secret :
La rose qu'on prend au parterre
A son rosier laisse un regret...
Que de chose le temps emporte,
Parfums, chansons rêves parmi !
Et combien maussade est la porte
Qui se ferme sur un ami !...

Louis Bonjour

La jeune fille moderne

UN DIMANCHE

Dans une de ces petites rues mortes, où des cubes massifs à six étages écrasent de leur ombre les minuscules maisons à jardinets, dans une de ces petites rues d'autrefois qui sentent la cave et ont, en plein Paris, un air indicible de province, Mlle Mitonnet, Mlle Ursule, comme on l'appelait plus communément, habitait.

Son appartement de trois pièces donnait sur les jardins, des jardins de pauvres treillages verts et maigres verdures, tonnelles économiques où il y avait toujours de l'ombre, par la raison qu'on n'y voyait jamais le soleil. Une vacherie prolongeait, sur la gauche, son toit long, et par les hublots rabattus des odeurs d'étable s'exhalaient. Un peu plus loin, dans un enclos large comme un mouchoir de poche, des poules picoraient et un grand diable de coq, dressé sur ses ergots, lançait son coup de gosier sonore.

—Tout à fait la campagne, disait Mlle Mitonnet, avec un petit rengorgement précieux, en baissant les paupières et en baissant la bouche, attitude qu'elle jugeait distinguée et qu'elle s'infligeait comme l'accomplissement d'un rite.

Personne, en effet, ne tenait à la correction autant que Mlle Mitonnet, et personne ne l'appliquait plus scrupuleusement. Se lever,, saluer, marcher, parler, n'étaient point, à ses yeux des actes naturels ; il devait s'y mêler du formalisme, une sorte de grâce convenue et austère. Ses révérences à la vieille mode plongeaient à reculons ; d'une poignée de mains, elle ne tendait que l'extrémité des doigts froids ; croiser ses jambes lui eût paru inconvenant. Mlle Mitonnet avait la raideur d'une maîtresse de maintien pour gravures de modes.

En ce moment, assis sur un vaste fauteuil en velours vert d'Utrecht, elle se tenait rigide comme en visite, et son visage, volontairement inexpressif, semblait indiquer que, même seule avec elle-même, elle observait la dignité qu'on se doit autant qu'aux autres. La pendule égrenait un calme tic-tac. Sur un coussin, Minouche, la chatte, reposait. Les deux poissons rouges tournaient mélancoliquement dans leur bocal. On n'entendait, dans le quartier désert, aucun bruit. C'était un après-midi de dimanche.

Ces jours-là, l'infatigable activité de Mlle Mitonnait chômait. Elle faisait trêve à ses courses charitables aux quatre coins de Paris, car, pendant toute la semaine, une grande dame l'employait à ouvrir des enquêtes, à vérifier des demandes de secours, à porter des subsides à des malheureux. Providence anonyme et dispensatrice occulte, Mlle Mitonnet prenait des omnibus de banlieues, grimpait des étages noirs et fétides, rentrait chez elle, après avoir couru du matin au soir, fourbue, mais heureuse. Foncièrement bonne, et si bonne que ceux qui la connaissaient ne remarquaient plus ses légers ridicules, elle se consolait de sa vie médiocre, solitaire, décolorée, en se disant qu'elle était utile à ses semblables, après tout, et que, transmettant la charité d'autrui, elle avait, avec l'illusion de la richesse, les agréments de celle-ci, sans la responsabilité.

Ce dimanche, comme tous les dimanches, elle avait revêtu sa robe de soie brune et épinglé un bonnet de dentelles sur ses cheveux gris. Elle se tenait recueillie, si immobile avec ses yeux baissés qu'il eût été difficile de deviner si elle pensait ou si elle somnolait. Non, Mlle Mitonnet ne dormait pas, cela lui eût semblé un laisser-aller répréhensible; on ne dort pas le jour, surtout dans son salon. Mais Mlle Mitonnet ne pensait pas davantage ; bien assez d'être occupée, six jours durant, de registres à tenir, de notes à prendre, d'impressions et de souvenirs à enregistrer mentalement. Mlle Mitonnet savourait le repos dominical. Elle se prélassait dans le vide, le silence et l'ennui, ne rêvait à rien, engourdie dans une sorte de néant, les yeux ouverts.

La sonnette de l'appartement tinta. Ce fut si imprévu, car personne ne venait jamais voir Mlle Mitonnet le dimanche, que Minouche, la chatte, sursauta, et que les poissons rouges, d'étonnement, s'arrêtèrent dans leur bocal. Quelqu'un s'était-il trompé? Non, on resonnait. Et Mlle Mitonnet, troublée — un télégramme? Mais de qui?... Une mauvaise nouvelle, mais d'où? — s'en fut ouvrir. Ce n'était qu'une voisine, Mme Buchart, une grosse belle femme en robe grise ; elle tenait par la main un bébé joufflu, à boucles blondes.

Une visite ? Comme c'était aimable ! Et le magnifique enfant! Mais qu'ils prissent la peine d'entrer. Et sa main désignait des sièges, avec noblesse. Mais Mme Buchart, sitôt assise, avoua, non sans un peu d'embarras, que sa venue était intéressée. Invitée à aller dîner au bas Meudon, avec des amis, partie de barques et fritures, et craignant la fatigue pour Loulou, oui, ce petit homme, elle avait pensé... entre voisins... à prier Mlle Ursule de vouloir bien le garder ; mais sans doute la distinction de la vieille demoiselle, le sérieux des fauteuils raides, et les petits ronds de tapisserie sur lesquels il fallait poser les pieds l'intimidaient, car, confuse, très rouge, après avoir bégayé des explications, elle se levait, s'excusant de l'indiscrétion: elle pouvait bien, après tout, emmener Loulou, quoique les enfants, dans ces parties ...et puis, sur l'eau...

—Mais non, confiez-le-moi! dit Mlle Mitonnet avec bonté ; nous serons très bons amis, j'en suis sûre.

Mais elle n'en était pas si sûre que cela, n'ayant jamais élevé d'enfants, et vaguement inquiète à l'idée des

dangers inconnus que pouvait courir Loulou: chute, bosses, mal aux dents, coliques, refroidissement, croup subit, etc.

—Alors, vraiment, cela ne vous gênera pas? Que vous êtes aimable!

Et Mme Buchart était partie, et Mlle Mitonnet était restée seule en présence du bébé, un personnage, ce monsieur, avec ses vingt mois, ses quelques dents, son petit nez retroussé et ses joues de pomme. Loulou la regardait fixement, et Mlle Mitonnet perdait de son assurance, sentant bien que son port de tête aristocratique, son maintien grave, toute sa distinction reconnue n'influenceraient pas un aussi jeune seigneur, inexpert en belles manières et ayant si peu l'usage du monde que quand elle voulut s'avancer pour le prendre sur ses genoux, il se recula, avec une moue de détresse.

—Maman! maman! appela-t-il, prêt à pleurer.

Le cœur de la vieille fille s'émut, douloureusement. Pauvre petit! elle lui faisait peur. Et pourvu qu'il n'allât pas crier, la prendre en haine!

—Regarde, fit-elle de sa plus douce voix ; regarde, nous allons jouer Minouche!

Et prenant dans sa corbeille à ouvrage une pelote de laine, chose inouïe, contraire à la sage économie autant qu'à la propreté, elle la lança sur le parquet, où Minouche l'attrapa la rejeta d'un coup de patte et la reprit d'un bond, la dévida à demi de ses griffes!

—Tu vois, et nous aussi, nous allons jouer.

Elle s'était emparée de la main de Loulou, qui ne résistait pas trop. O la douceur de cette petite main tiède, le contact de ce corps frêle, tant de faiblesse et tant de vie!

—Regarde, les jolis poissons rouges!

Et comme ceux-ci béants et inertes, la contemplaient en une sorte de stupidité, Mlle Mitonnet, au risque de mouiller la filoselle de ses mitaines, fit un acte extraordinaire: elle fouetta l'eau, avec les doigts, l'eau vénérable et immobile qu'elle ne renouvelait qu'à des dates inflexibles, en proportions infaillibles, avec une lenteur prudente. Les poissons rouges, indignés, sursautèrent frénétiquement, et Loulou, ravi, étendit la main vers eux.

Maintenant, apprivoisé, il restait, bien sage, dans les bras de Mlle Mitonnet. Elle lui apprenait des jeux: le grand château de Versailles, qui était son rond et grassouillet visage, avec les fenêtres, ses yeux ; le portail, sa bouche, et le petit marteau, son nez, sur lequel on fait : pan! pan! pan! d'une croquignole. Puis, les doigts qui vont à la chasse et Riquiqui, le tout petit, qui n'a rien eu. Puis: A cheval, gendarme ; à pied, Bourguignon, et le trot qui s'accélère, le galop qui finit en culbute.

Et, attendrie aux larmes, Mlle Mitonnet, contemplait l'enfant tour à tour réclamant: Encore!, ou décidant qu'il en avait assez, déjà volontaire comme un homme. Elle éprouvait une sourde émotion, inexplicable et inconnu pour elle, à sentir frémir contre elle le souple corps, les jambes nues, la chair de lait. Des heures passèrent, coupées de péripéties, larmes, rires, petit accident, colères de Loulou, biscuit dans du lait, Minouche, jalouse qu'il fallut mettre à la porte, bonshommes en papier découpés aux ciseaux, course à: Je t'attrape! je t'attrape! dans laquelle Mlle Mitonnet, horreur ! faillit renverser le bocal des poissons rouges.

Et le temps passa si bien que Loulou, endormi, depuis longtemps reposait, enveloppé d'un châle, sur le lit de la vieille fille, quand onze heures de nuit sonnant, Mme Buchart frappa, discrètement, à la porte.

Mlle Mitonnet n'entendit pas les remerciements, elle n'avait d'yeux que pour le doux visage et le beau petit corps ; une maternité tardive, pleine de tous les regrets, de toutes les désillusions, de toutes les souffrances, de tout l'incomplet de la vie, s'éveillait en elle. Jamais elle n'avait connu la douleur et la joie d'être mère, jamais elle ne les connaîtrait.

Et, seule, elle pleura.

Paul et Victor MARGUERITE.

Cours de M. L. Robert

C'était, lundi dernier, jour de fête au cours pour fillettes et garçonnets de M. L. Robert, rue Ontario, 1517 B.

Nous y avons admiré et même envié notre sympathique ami, entouré de ses jeunes élèves ; tel le bon jardinier au milieu d'un riant parterre de fleurs.

Les familles les plus distinguées de cette ville, étaient représentées par leurs charmants enfants. La joie rayonnait autour de ces têtes blondes et brunes ; les plus fraîches toilettes, les costumes les plus coquets rehaussaient ce séduisant tableau. Au milieu d'une salle artistement décorée et pavoisée de drapeaux français et aux couleurs nationales, une grande table avait peine à soutenir un choix heureux de livres de prix gracieusement offerts par l'Union Nationale Française, par M. l'abbé Richard, M. A. Cusson, Madame McDonnell, et par divers autres amis de l'enfance.

L'énumération des lauréats serait longue à établir, et c'est au milieu des applaudissements répétés de leurs camarades que chacun d'eux venait recevoir des mains de M. l'abbé Richard ces récompenses si justement méritées.

M. l'aumônier dans ce langage du cœur qui lui est si familier, a paternellement rappelé, les avis, les conseils, qui doivent servir de guide à de jeunes écoliers durant les vacances, et il les a exhortés à revenir l'année prochaine se grouper encore auprès de leurs maîtres qu'ils aiment et dont ils ont toute l'affection.

La conversation doit être comme les jeux où l'on jette sa carte chacun à son tour. — Mme de Staël.

Soiree d'eleves

Très joli auditoire mercredi soir, à la salle Saint-Jean-Baptiste, pour entendre la soirée dramatique et musicale donnée par les élèves de l'Académie Saint-Joseph.

La musique, le chant, le drame furent très bien rendus par les gentils bambins et bambines, et nous devons des louanges à leur professeur d'élocution Mlle Claire Vanasse, qui a droit d'être fière du succès qu'elle vient de remporter avec d'aussi jeunes élèves. Cela montre l'excellence de son enseignement et nous espérons que son beau talent sera encouragé comme il le mérite.

Mlle Vanasse a déclamé avec une habileté peu commune: "Vive la France" de Louis Fréchette, et en rappel, "L'épave", de François Coppée. Maintes fois, les spectateurs soulignèrent de leurs applaudissements répétés, les beaux vers de Fréchette et de Coppée. Ils étaient d'ailleurs bien mérités ; car Mlle Vanasse a véritablement un réel talent.

Un brillant avenir attend cette jeune artiste et si notre jeune compatriote avait l'avantage de perfectionner son talent à Paris, elle deviendrait certainement une de nos illustrations canadiennes.

L'origine de Robinson Crusoe

On savait depuis longtemps que Robinson Crusoé s'était appelé de son vrai nom Alexandre Selkirk ; mais on ne connaissait pas sa véritable histoire, la prétendue biographie écrite par Saintine n'était en réalité qu'un roman tout imaginaire. Un récent article du "Century Magazine" nous donne au contraire sur Selkirk des renseignements très précis. Selkirk était né en Ecosse, dans l'année 1676, au village de Largo, d'un père tanneur et cordonnier; il s'est montré, dès l'âge le plus tendre, mauvais sujet et querelleur, et avait même voulu tuer un de ses frères. Une bonne femme lui avait prédit qu'il ferait fortune en mer, il navigua six ans sans grandes aventures, puis s'engagea, en 1763, comme quartier-maître sur un navire de course. Il se querella bien vite avec son capitaine, — et celui-ci, qui se nommait Guillaume Dampier l'abandonna dans l'île de Juan-Fernandez. Cinq ans plus tard, au cours d'une nouvelle expédition de Dampier contre les Espagnols, un de ses navires, commandé par le lieutenant Woods Rogers, aperçut un feu dans l'île ; il envoya un canot en reconnaissance et les matelots ramenèrent un homme vêtu de peaux de chèvres qui leur parut "plus sauvage que les bêtes qui les portaient d'abord". L'homme raconta son histoire. Pendant les huit premiers mois, son désespoir avait été terrible ; puis il avait finit par s'habituer à son sort ; la lecture de la Bible l'avait beaucoup soutenu et il avait été, dans cette île, meilleur chrétien que jamais. Les premiers temps, il avait pu chasser ; mais sa provision de balle et de poudre épuisée, il s'était accoutumé à atteindre les chèvres à la course et à les poignarder. Selkirk, recueilli par Rogers, reprit sa vie de boucanier et ramassa une toute petite fortune qui lui permit de s'établir à Londres en 1711. Son aspect étrange, son humeur sombre, faisaient de lui pour tous les hommes un objet de crainte superstitieuse. Mais ses romanesques aventures devaient lui attirer la bienveillante curiosité des femmes ; bien qu'il fut laid et de mine négligée, il plut à une jeune fille, Sophia Bruce, qu'il enleva. Il la quitta en 1717 pour s'embarquer de nouveau ; et, avant de partir, il testa en sa faveur. Mais en 1720, il subit le charme tout puissant d'une veuve, Frances Candis, et révoqua son testament. Il était alors quartier-maître sur le "Weymouth", vaisseau de Sa Majesté britannique. Il mourut à bord de ce navire, au mois de novembre de cette même année.

R. S.

LES CONTEMPORAINS

Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8.

Abonnement: Un an, 6 francs, le numéro, 0 fr. 10. — Spécimen sur demande.

Biographie parues en mai 1905 : Mme de Lavalette. — Grétry, compositeur français. — L'abbé Lhomond. — Gramme, ouvrier, électricien, inventeur.

Biographies à paraître en juin 1905 : Géricault, peintre. — Claude Bernard, physiologiste. — Général Daumesnil. — Charles Dikens, romancier anglais.

Mille-Fleurs n'a pas une réputation surfaite. Allez vous convaincre par vous-même de l'élégance des chapeaux qu'on y vend. 1554, rue Ste-Catherine.

Le "Rosaire", revue dominicaine, publie pour le mois de juin, un numéro spécial de 48 pages. Parmi les excellents articles qu'il contient nous remarquons particulièrement: Page d'Evangile, La Samaritaine, par le Vév. P. Vuillermot ; S. G. Mgr Racicot ; La Recluse de Ville-Marie, par Laure Conan ; la Mission de la femme chrétienne, par Fidelio, etc.

LE COIN DE FANCHETTE

MATHURINE. — Les collaborateurs du "Journal de Françoise" ont le droit et le privilège d'écrire absolument ce qu'ils pensent, lors même que leurs opinions ne seraient pas partagées par la directrice. Il ne faut donc pas vous étonner, Mathurine, de ce que vous lisez parfois dans nos pages. Ici, nous estimons que les opinions sont libres, tout au plus discutables.

MISS MOUSSELINE. — Le Coin de Fanchette est surtout une sorte de bureau d'information. Je n'ai pas la prétention d'y donner des conseils, ou de diriger la ligne de conduite de qui que ce soit. Mais quand on me fait l'honneur de me demander ma façon de penser, je ne me fais pas prier pour la servir toute chaude. Ainsi, relativement à cette correspondance, commencée avec un jeune homme, dont vous me parlez dans votre lettre, vous avez eu tort de lui écrire deux lettres pour une. Si les jeunes filles savaient avoir un peu plus de dignité et de fierté au cœur, elles n'en seraient que plus respectées et mieux aimées.

ABONNEE. — Je viens vous dire, moi, ce qu'il y a de plus agaçant dans les "Lettres d'Ottawa". C'est que depuis quatre ans qu'elles sont écrites, on ne sait pas encore quelle personnalité se cache sous le pseudonyme d'Yvette Frondeuse. C'est ce secret si bien gardé, et gardé si bien parce qu'il n'est connu que de deux femmes, qui fait que les Lettres d'Ottawa déplaisent à tant de gens.

LAUREAT. — De sa liaison avec le comte de Neipperg, Marie-Louise eut une fille et un fils qui reçut le titre de prince de Monténovo. Il mourut dans un asile d'aliénés, laissant après lui des descendants. 2° Le duc de Morny était le fils naturel de Hortense de Beauharnais, ex-reine de Hollande, et du comte de Flahaut, baron de l'Empire.

ADMIRATEUR DE BALZAC. — Daniel Lesueur n'est pas seulement romancière mais poète aussi bien. C'est pour elle que l'on créa le précédent qui accorde aux femmes la décoration de la Légion d'Honneur. Cette année, l'Académie Française a décerné à Daniel Lesueur, le prix Vitet.

EDELWEISS. — C'est probablement parce que la femme est d'essence très impressionable qu'elle a beaucoup d'aptitudes à être malheureuse. Mais sa volonté, très forte, très énergique, son dévouement inlassable lui donnent toutes les armes qu'il faut pour contrôler une sensibilité trop vive, et les crises intimes sont traversées courageusement et silencieusement. Il ne faut pas confondre la sensibilité, qui provient d'une extrême délicatesse dans les sentiments, avec la sensiblerie, qui n'est qu'une pose ridicule ou une maladie de nerfs insupportable à soi et aux autres.

SPHINX. — Je viens rétablir le proverbe arabe, cité dans le dernier numéro et tellement maltraité par le typographe qu'on ne le reconnaît plus: "Le mariage est une forteresse assiégée. Ceux qui sont dehors voudraient bien entrer. Ceux qui sont dedans ont hâte d'en sortir."

JEAN BON. — Toute femme peut contribuer efficacement à la mission de rendre son pays noble, fier et glorieux sans qu'il soit nécessaire d'être "belle comme Armide, forte comme Clorinde ou sainte comme Fabiola."

CANAYEN. — C'est Frontenac qui demanda et obtint du roi de France de placer un castor dans les armes de la ville de Québec. Quant à la feuille d'érable, elle a été choisie par les premiers colons à cause sans doute de la beauté et de l'abondance de l'arbre canadien. 3° C'est M. Duvernay qui a fixé au 24 juin, jour de la Saint-Jean-Baptiste, la célébration de notre fête nationale. Je suis enchantée que vous assistiez au banquet avec nos amis. Voilà qui est d'un bon Canayen.

GAVOTTE. — Enivrez-vous de la sereine gloire des roses, de leur beauté, de leur séduction. Jamais je ne puis voir un buisson de roses sans songer aux beaux vers de Rollinat:

Elles ont beau piquer le doigt qui les enlève,
On affronte en riant, leur perfide beauté
Pour cueillir ces boutons si pleins de volupté
Qu'on dirait de la chair pétrie avec du rêve...

SYPHON. — Je crois que les mauvais ménage sont dûs très souvent à l'ignorance de la plupart des devoirs du mariage.

FRANÇOISE.

Les salons de modes Mille-Fleurs offrent des nouveautés qu'on ne connaît pas encore à Montréal. 1554, rue Ste-Catherine.

Peu de femmes peuvent prétendre appartenir à autant de nationalités différentes que Madame Adélina Patti. Elle est née en Espagne, d'un père sicilien et d'une mère italienne, un beau-père américain s'est chargé de son éducation, deux de ses maris étaient français, le troisième est suédois, et sa demeure préférée est bâtie dans le pays de Galles.

Propos d'Etiquette

D.—Le papier à lettre réglé peut-il être employé dans la correspondance ?

R.—Non. Quelque beau que puisse être ce papier, il ne doit pas être employé dans la correspondance à moins que ce ne soit pour des lettres très intimes.

D.—Comment doit-on terminer une lettre à un ministre ?

R. — Vous pouvez la terminer de la manière suivante: "Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de ma haute considération". Ou encore: "Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de ma considération la plus distinguée."

D.—Comment doit-on manger les asperges ?

R.—Avec une fourchette ou avec les doigts.

D.—J'ai vu un invité dans un five o'clock se servir de ses doigts pour prendre un morceau de sucre dans un sucrier. Est-ce ce qu'il faut faire?

R.—Plutôt que de plonger lourdement dans un sucrier au moyen de la pince, il vaut mieux enlever avec prestesse, le morceau de sucre qu'on désire, à l'aide de ses doigts. Cela peut s'effectuer sans que les morceaux qui sont voisins en soient même effleurés.

LADY ETIQUETTE.

CONSEILS UTILES

EXCELLENTE LIMONADE. — Faites bouillir une livre de sucre blanc avec une tasse d'eau pendant cinq minutes. Ajoutez ensuite l'écorce râpée d'un citron, et d'une orange, — le jus de douze citrons et de six oranges tranchées. Mêlez à cette limonade le contenu d'une canistre d'ananas et un verre ou deux de liqueur, et une bouteille d'Apollinaris. Servez avec de la glace au fond des verres.

POUR ENLEVER LES TACHES DE ROUILLE. — On enlève les taches de rouille de la manière suivante: Disposez la tache sur un bol rempli d'eau chaude additionnée d'un peu d'ammoniaque. Puis avec un bout de bois déposez sur la tache un peu d'acide muriatique. A l'instant où la tache disparaît, trempez-la dans l'eau chaude, pour empêcher le linge de se brûler.

RECETTES FACILES

BOISSON CREOLE. — Prenez un ananas, un citron, une chopine de lait. Ecraser l'ananas, passer le jus dans un linge fin, y ajouter le lait et le jus de citron ; prendre garde à ne pas laisser tomber les pepins dans le mélange, glacer le tout, et verser dans des verres où on aura mis un peu de sucre et de glace pilée. Un ananas conservé peut servir.

SAUMON MARINE. — Si vous avez des restes de saumon cuit, prenez ces morceaux, jetez-les dans du vinaigre chaud avec poivre, sel, têtes de clou, poivre rouge, moutarde en graine et un peu de gingembre ; placez cela sur le feu pendant un quart d'heure ; l'ayant retiré, couvrez et gardez pour manger froid, soit à souper ou à déjeuner.

SIROP DE VINAIGRE. — Dans trois chopines de vinaigre, mettez huit livres de framboises ; laissez infuser quelques instants. Passez à l'étamine, et pour chaque chopine de jus, mettez deux livres de sucre. Ne faites bouillir que quelques minutes et brassez jusqu'à ce que ce sirop soit froid. Mettez en bouteilles.

Pour ma Dame

Les préjugés vivent longtemps, mais celui qui consiste à croire qu'il n'est pas convenable pour les dames de fumer, s'efface et disparaît complètement. La femme moderne a donné les preuves de sa capacité et s'est ouverte maintes carrières où, jusqu'ici, l'homme s'était seul engagé ; elle a, par conséquent, conquis le droit à certains privilèges jusque-là réservés au sexe laid.

Une mignonne cigarette telle que l'égyptienne "Diva" est non seulement une agréable distraction pour les dames, c'est aussi, pour elles, un véritable plaisir, parfaitement inoffensif. Les "Divas" sont manufacturées spécialement pour les dames ; elles sont vendues en paquets de dix avec bouts en liège.

PAGE DES ENFANTS

Le voyage du petit Hozael

Le long des quais de Capharnaüm, Jésus, entouré de ses compagnons, Pierre, André, Jacques, Jean, Mathieu, annonçait la bonne nouvelle.

Des pêcheurs, des portefaix, des artisans, des marchandes d'oranges et des marchandes de poissons se pressaient pour l'entendre. Et, quand il avait parlé, quelques-uns s'éloignaient en hochant la tête ; d'autres questionnaient ses compagnons sur sa famille, son pays et sa manière de vivre.

De temps en temps, les enfants qui jouaient sur le port s'approchaient par curiosité, se coulaient entre les grandes personnes, et se serraient contre la robe du prophète, séduits par son air de douceur et par l'harmonie de sa voix.

La plupart n'avaient sur leurs petits corps poussiéreux qu'un lambeau de laine bise et n'étaient coiffés de vieilles calottes d'un rouge déteint. Mais l'un d'eux était plus propre et mieux habillé. C'était Hozaël, petit garçon de dix ans, fils d'un riche marchand, nommé Joëd, qui faisait profession de pharisaïsme.

L'enfant, peu surveillé par une mère indolente, s'échappait souvent du logis pour vagabonder avec les gamins des rues ; et il semblait singulier qu'un père si correct eût un petit garçon d'humeur si indépendante et si peu difficile sur le choix de ses compagnies.

Immobile parmi la marmaille bruyante, Hozaël regardait Jésus avec admiration.

Pierre voulut écarter les enfants, croyant qu'ils importunaient son maître. Ils s'enfuirent sous les taloches. Mais Hozaël demeura. Et Jésus dit:

"Pierre a tort. Laissez venir à moi les petits enfants.

—Tu vois bien!" dit Hozaël à l'apôtre bourru.

Jésus ajouta:

"Car le royaume de Dieu est à ceux qui leur cessemblent."

Et Hozaël se sentit fier, quoiqu'il ne comprit pas parfaitement. Il prit le prophète par un pli de sa robe blanche et ne le lâcha plus.

Vers le soir, Jésus et ses compagnons montèrent sur des barques de pêche et mirent à la voile. Ils voulaient gagner avant la nuit une crique abritée, où ils savaient qu'on dormait très bien sous de grands sycomores.

Pendant la traversée, Pierre découvrit Hozaël endormi derrière un paquet de cordages. Il le saisit par l'oreille:

"C'est encore toi! Comment es-tu ici!"

L'enfant répondit:

"Je me suis glissé dans le bateau derrière le Rabbi, car je l'aime et ne veux plus le quitter."

Jésus, ayant entendu ces mots, s'approcha et dit en souriant:

"Hozaël sera le plus petit de mes apôtres."

Pierre grommela, puis s'attendrit. Il demanda au petit garçon qui étaient ses parents. Hozaël les nomma, et dit qu'ils habitaient Capharnaüm. Mais il était trop tard pour y ramener l'enfant.

Heureusement, le lendemain matin, les compagnons rencontrèrent sur le rivage un colporteur qui allait à la ville. Ils le chargèrent de rassurer les parents d'Hozaël et de leur dire qu'on leur reconduirait l'enfant, aussitôt que le rabbi aurait achevé le petit voyage de prédication qu'il avait entrepris autour du lac.

Hozaël passa avec ses nouveaux amis deux semaines délicieuses. Tantôt on naviguait sur le lac, tantôt on allait, le long de la rive, de village en village, par des chemins bordés de figuiers et de citronniers.

On faisait la sieste près des fontaines. L'air était si léger et si doux qu'on était heureux rien que de le respirer. On rencontrait des bergers avec leurs troupeaux, des femmes qui qui portaient des cruches, des voitures de dame romaine, femme de haut fonctionnaire. Tantôt on couchait chez des amis, tantôt dans une auberge, parfois à la belle étoile. Jésus parlait sur les places et guérissait les malades. La foule le suivait avec des acclamations. Hozaël aimait cette vie errante, libre et variée.

Il connut Marie, mère de Jésus, et Salomé, mère de Jacques et de Jean. Les deux femmes, le voyant gentil et doux, le soignaient maternellement. Elles entretenaient ses vêtements, le paraient, lui faisaient mille caresses.

Aux noces de Cana, il s'amusa beaucoup. La cour intérieure de la maison était ornée de guirlandes et de fleurs. Il y avait des tables chargées de sirops, de pâtisseries et de fruits, où les invités prenaient ce qui leur plaisait. Des musiciens chantaient à tue-tête, en s'accompagnant sur des théorbes. Des jeunes filles dansaient, sans presque remuer les pieds, en agitant des voiles. On but d'excellent vin que Jésus avait fait avec de l'eau. Le soir, Hozaël était un peu excité et fut lent à s'endormir sur les genoux de Marie.

Mais ce n'était pas tous les jours si grande fête. Quand la troupe n'avait plus rien à manger, Pierre et André descendaient au lac et détachaient leur bateau pour jeter un coup de filet. Hozaël se divertissait à entasser dans le panier les poissons d'argent et d'émeraude, et demandait cependant:

"Est-ce qu'ils souffrent?

—Mais non, mais non! tu es bête,

PAGE DES ENFANTS

répondait Pierre."

Un jour que la troupe s'était arrêtée dans une petite ville, Hozaël, errant par les rues, passa devant une maison d'où sortaient des gémissements et des mélodies funèbres. Il entra pour voir.

Une jeune fille était étendue, morte, sur un lit. La chambre était pleine de pleureuses voilées et de joueurs de flûte. Près du lit, un capitaine en bel habit militaire sanglotait ; et ses sanglots faisaient bruire les lames mobiles de sa cuirasse.

Hozaël comprit que c'était le père. Il alla vers lui et dit avec assurance:

"Je connais un prophète qui pourrait vous rendre votre fille."

La détresse de l'homme était si grande qu'il accueillit l'espoir que lui apportait ce petit enfant, Hozaël le conduisit à Jésus. Jésus vint, il prit la main de la jeune fille, et elle se leva. Et Hozaël trouva cela fort naturel.

Quand la ressuscitée eut remercié Jésus, son père lui dit:

"Remercie aussi ce petit garçon, car c'est lui qui m'a conduit vers le Seigneur."

La jeune fille embrassa l'enfant. la part qu'Hozaël avait prise au miracle lui valut une sorte de considération parmi les compagnons de Jésus.

Et Pierre, qui le chérissait de plus en plus, lui fit, avec des planchettes, des bâtons, des bouts de corde et des morceaux de toile, un petit bateau tout pareil aux grands, et qui allait parfaitement sur l'eau.

Or, toutes les fois que Jésus parlait aux foules. Hozaël demeurait immobile et comme en extase.

"Maître, disait Pierre, on jurerait qu'il vous comprend, malgré son jeune âge."

A quoi Jésus répondit un jour:

"Pourquoi non? Il y a des fleurs aux larges calices et il y a de petites fleurs ; mais toutes reçoivent également la rosée du matin, et chacune en reçoit ce qu'il lui faut."

Lorsque Jésus et ses compagnons eurent achevé leur voyage, Pierre ramena Hozaël dans la maison de son père Joëd.

L'enfant fut vigoureusement tancé. Mais, comme il ne paraissait pas sentir en quoi il était coupable, on finit par le laisser tranquille.

Le lendemain. toutefois, son père essaya de le prendre par l'amour-propre:

"Tu n'as pas honte de courir ainsi les chemins avec des vagabonds et des gens sans aveu?"

Hozaël, qui n'avait pas honte du tout, répondit:

"Ce sont des hommes très bons, avec qui on ne s'ennuie jamais, et qui connaissent le royaume de Dieu.

—Le royaume de Dieu, qu'est-ce que cela?

—C'est, dit l'enfant, quand il fait beau et que tout le monde est bon."

Une autre fois, Joëd aperçut dans le jardin Hozaël qui jouait avec de petits camarades. Il s'arrêta pour les regarder.

Deux des enfants en portaient un troisième dans leurs bras, et le déposaient devant Hozaël, en disant: "Il est paralytique". Hozaël lui promenait ses mains sur la figure ; il prononçait gravement: "Lève-toi".

Et le paralytique se mettait à gambader.

"Que faites-vous là? dit Joëd.

—Rien, répondit Hozaël, nous jouons.

—Faites-moi le plaisir, dit Joëd, de jouer plutôt à la bloquette ou aux quatre coins."

Le lendemain, Hozaël dit qu'il s'ennuyait, et qu'il mourrait sans doute si on ne le laissait pas retourner vers le Rabbi.

"Tu veux encore nous quitter, petit malheureux? dit Joëd.

—Le Rabbi, répondit l'enfant, enseigne que l'homme doit quitter son père et sa mère pour le suivre.

—C'est abominable! dit le père.

—Tu ne nous aimes donc pas! gémit la mère.

—Je vous aime, répondit l'enfant, le cœr gros ; mais j'aime encore plus le Rabbi.

Cette fois, le petit Hozaël fut fouetté ; ce qui accrut peu, pour le moment, sa piété filiale.

Un des jours suivants, Hozaël dit subitement à son père:

"Papa, tu es pharisien?

—Oui, mon ami.

—Qu'est-ce donc qu'un pharisien?

—C'est un homme qui observe strictement la loi.

—Pas du tout... Je sais, moi, ce que c'est qu'un pharisien.

—Qu'est-ce donc, alors, puisque tu es si savant?

—Je vais te le dire, papa. Un pharisien, c'est un sépulcre blanchi."

Joëd songea:

"Mon petit garçon est devenu fou. Ce Jésus lui a complètement empoisonné l'esprit. J'aurai une explication avec cet homme."

Il s'informa, et sut que Jésus était à Jérusalem.

Il alla l'y trouver, et eut, en effet, avec lui une explication qui dut être sérieuse, car il s'en revint converti.

Puis, il convertit sa femme et redressa doucement les applications ingénues que faisait Hozaël de la doctrine du Sauveur.

Et Joëd, et sa femme, et le petit Hozaël furent, dans la suite, de très grands saint, encore qu'ils aient été oubliés par la "Légende dorée."

JULES LEMAITRE,

de l'Académie Française.



PREMIERE PARTIE

VII

(Suite)

"Il vient chaque jour, M. Jacques, mais il vient pour marraine, qui l'aime à me rendre jalouse. Il cause avec elle, fort bien, ma foi, quand... je n'ai pas l'air d'écouter ; de sorte qu'à son arrivée, régulièrement, je m'absorbe, — en apparence, — soit dans des transcriptions de notes littéraires, soit dans une étude difficile de sonate, soit dans quelque peinture de fleurs. Et, tandis que je copie, que j'étudie, que je peins, mes oreilles ne perdent pas une syllabe de la conversation.

"Il est rêveur, poète, ce M. Jacques, lui qui, par sa carrière, devrait plutôt tourner au matérialisme ; ses descriptions, très imagées, font "voir" le site qu'il préfère, le village blotti dans l'ombre douce des bois. Avec rimes et cadences, ce serait du Sully-Prudhomme.

"De plus, M. Orvanne est bon, studieux. Ses plans d'avenir, très simples, se réduisent à ceci: le travail et la charité. Le travail dans la chaumière paternelle, en attendant qu'il puisse acheter ou louer une maisonnette campagnarde ; la charité, en prodiguant ses soins aux miséreux, tout autant, si ce n'est plus qu'aux riches.

"De fiancée? De mariage? Nenni... M. Jacques épouse la solitude et la médecine: ces deux femmes-là lui suffisent déclare-t-il.

"Tu comprends que ce paysan cénobite ne manque pas d'originalité. Aussi mes "travaux" se ressentent de ses indiscrétions. Les pensées de Legouvé, de Pascal, de Marmier sont tronquées ; la sonate s'émaille de quelques fausses notes ; la peinture prend des tons étranges. Tout à coup, j'entends la voix de marraine:

—Que fais-tu donc, petite?

"Un peu rouge, je lève les yeux, et... c'est fini. Dès lors que mon personnage entre en scène, le docteur Orvanne devient muet ; mais il observe. Pour ce piocheur, qui n'a eu ni le temps ni l'argent nécessaires au plaisir, je suis, évidemment, un sujet d'étude, comme les animaux qu'il disséquait, paraît-il, dans son enfance. Il suit mes mouvements, écoute mes bavardages, avec un air à la fois étonné et amusé qui signifie: "Tiens, c'est donc ça une femme?" Et, comme cet air-là m'énerve, je taquine M. Jacques, au grand désespoir de marraine, qui trouve que j'intimide encore plus son protégé.

"Voilà, May, "tout" ce que j'ai à te dire depuis ton départ. Ce "tout" est "peu", aussi peu que ce que tu m'écris sur ta vie journalière. Pauvre May! tu te trouves bien à plaindre ; et moi, je suis ravie, "ravie", tu entends, de te savoir en pleine solitude, en pleine campagne, humant un air pur, dans un repos complet. Ne critique pas trop les vieux parents de ton mari. Ils radotent, c'est possible ; mais je suis sûre que, parmi leurs radotages, il y a des choses charmantes. Si tu ouvres un coffret plein de fleurs flétries, quelques-unes d'entre elles exhalent encore un parfum très doux. Eh bien, aspire le parfum des récits d'autrefois : coutumes et costumes ne manquaient pas d'originalité, tu le sais? Quand nous "radoterons" à notre tour, je crois bien que nos récits seront beaucoup moins touchants, beaucoup moins naïfs, et que nos descriptions de toilettes ennuieront fort nos petites-filles... Elles murmureront entre elles que nous sommes bien "sciantes" avec nos "volants en forme", nos "boléros plissés", et le reste.

"Adieu, May, je t'embrasse avec l'affection que tu sais. Souvenirs à ton mari. Vingt baisers au Dauphin.

"SUZAN."

"P. S. — Suivant ton conseil, j'ai parlé à marraine, — timidement, — d'une bicyclette. "Elle ne veut pas." J'apprendrai le "patinage", voilà tout. Donc, je mets une pierre tombale sur mon rêve. C'est inouï tout ce qu'il faut enterrer de "rêves" dans la vie."

Paris, le... 18...

"Tu as bien tort, May, d'abréger ton séjour à la campagne. Ton mari s'y plaît. Yves y boit du lait crémeux. Toi, tu fais une provision de forces. Trois raisons excellentes pour rester. Ta mondanité réclame le départ, et... vous allez partir. Tu prenais goût à la chasse, cependant, d'après tes descriptions de carnage. Fi!! Ce n'est pas féminin. Je n'arrive pas à comprendre une femme qui tue... surtout pour le plaisir de tuer.

"Le plaisir de tuer!" Oh! May, c'est déjà triste de couper une fleur, puisque c'est sa mort ; comment peut-on prendre plaisir à voir tomber un oiseau qui chantait si gaiement dans l'espace, à coucher tout sanglant, entre deux touffes de bruyère, un pauvre petit lièvre ivre de liberté? Une main féminine est faite pour panser les plaies, non pour les faire. Laisse bien vite à jamais fusil, carnier, cartouchière, et garde-toi d'inspirer à Yves l'amour de la "tuerie". C'est déjà si cruel, l'enfant!

"Tu te lamentes sur ma vie monotone? Cette vie est quelque peu changée. Marraine prend ses habitudes d'hiver : souvent des intimes viennent déjeuner ou dîner avec nous. En général, ce sont des vieux très vieux et des vieilles très vieilles. Les "vieux" me baisent la main; les "vieilles" me baisent le front. Fils ou petits-fils, parfois même les deux, les accompagnent. Ils s'inclinent avec une raideur anglaise accentuée. Je riposte par le petit signe de tête que tu m'as appris.... non sans peine. Ensuite, on lunche, on cause, on fait un peu de musique, on joue au tennis dans le jardin quand il fait beau, dans le hall s'il pleut. Tous ces "jeunes" son titrés: vicomte de... comte de... baron de... marquis de... C'est un vicomte, le

vicomte de Mire qui a mes préférences. Il est blond, mince, élégant, moins fat que les autres. Du reste, tu le connais : il m'a parlé de toi avec une admiration dont je rougissais de bonheur.

"Ne bâtis pas d'avance un roman, ma petite mère, quoique ce vicomte occupe déjà une certaine place dans mon esprit. Marraine aime bien "ces enfants", ainsi qu'elle les appelle, mais justement parce qu'elle les trouve "enfants", je doute que l'un d'eux soit choisi pour être le mari de sa filleule. Ainsi, elle déclare que "mon vicomte" est un inutile, que la vie de tout homme doit avoir un but. Finalement, à force d'observer, je commence à croire que tu as deviné juste, et que marraine me réserve M. Orvanne. Or, cela, jamais! J'aimerais mieux rester fille à perpétuité.

"Pauvre M. Jacques! Il fait triste figure au milieu de ces "aristocrates". Plusieurs fois, j'ai voulu l'initier aux charmes du tennis: refus! Les jours de fête je lui ai offert, aussi gentiment que possible, une "partie dans nos chœurs" : refus! Il reste avec les "vieux", et parait se désintéresser absolument de ce que font les "jeunes" à quelques pas de lui. Les petits barons et marquis, même mon vicomte, s'étant permis de le taquiner un peu sur ses goûts d'ermite, n'ont pas récidivé, tant les réponses de maître Jacques contenaient de "piquant" dans leur politesse. On ne l'appelle plus que "le porc-épic" ou "l'ours mal léché".

"A bientôt de tes nouvelles, petite mère. Je tends amicalement la main à ton mari. Quant à Yves, je le prends sur mes genoux pour l'embrasser bien fort.

"SUZAN."

Paris, le... 18...

"May, quelques lignes seulement. Nous partons pour la Normandie. Un des fermiers de marraine lui écrit une lettre désespérée: 1° Un terrible ouragan a démoli une partie de la ferme, vieux bâtiment très pittoresque ; 2° l'aîné des enfants est malade, le second paraît "pris" à son tour, et le médecin le plus proche vient de mourir.

"Marraine n'a pas hésité une seconde. Depuis deux cents ans, les Zubert sont fermiers de père en fils chez les Heurtel: leurs joies sont les joies de marraine, leurs tristesses ses tristesses. Vite, elle a consulté l'indicateur:

"—Petite, fais ta malle, nous prenons le train de onze heures. Jacques nous accompagnera.

"J'ai ouvert de grands yeux:

"—M. Orvanne retourne après-demain en Auvergne.

"Le regard un peu triste, mais la voix résolue, marraine a dit:

"—Il s'agit d'un service à rendre, Jacques n'hésitera pas.

Et, comme marraine, "Jacques" n'a pas hésité une seconde.

"Tout est prêt... Parmi les bagages, je vois une bicyclette toute neuve, cadeau de notre vieux Roscob à son élève préféré. A-t-il de la chance, M. Jacques!

"A bientôt, May.

"Ta SUZAN."

Château de Pennelière, par Trouville, le... 18...

"Chèrie May, nous sommes au but, sans retard, sans déraillement, sans rencontre charmante ou fâcheuse, sans rien d'extraordinaire, en un mot. Du reste, écoute:

"Rien que nous trois dans le compartiment. Une pluie torrentielle fouettant les vites tout le long du chemin, Marraine inquiète, absorbée, triste. M. Orvanne aux petits soins pour elle. Un monsieur Orvanne étonnant, presque féminin à force de délicatesse: demande de bouillotte chaude aux employés, achat de journaux et de revues, vin d'Alicante et biscuits, même une rose blanche, — la fleur préférée de marrainé, — posée doucement sur les genoux de cette dernière pendant un court sommeil. Ne trouves-tu pas le paysan très gentilhomme parfois?

"Ne t'alarme pas, May. Si ta Suzan a bénéficié des bouillottes chaudes et du reste, elle n'a pas eu de rose blanche, bien qu'elle ait fait semblant de dormir une demi-heure. Mon vicomte eût été plus courtois ou... plus hardi. Bref, le trajet m'a paru long, avec cette tristesse des gens et des choses. Pas moyen de regarder le paysage à travers la buée des vitres. Quant à mon livre, il était insipide: un roman anglais, où l'on mange à chaque page, pour s'épouser à la fin entre deux tasses de thé. J'ai fini par m'endormir "réellement" ; j'ai dormi si bien que marraine a dû me réveiller:

"—Petite, on arrive à Trouville.

La voiture nous attendait, et au galop des petits chevaux normands, nous sommes partis pour Pennelière. Une heure de trajet par une pluie diluvienne poussée par un vent furieux!

"Pennelière, si gai aux vacances, sous le brillant soleil d'août et dans son manteau de clématite et de roses, m'a paru lamentable. Les girouettes grinçaient, les gargouilles remplissaient l'office d'arrosoirs. Ruissellement sur toute la ligne. A l'intérieur, froid glacial malgré les grands feux allumés partout, et des "hou hou" de vent tellement horribles, que je me demandais, à part moi, si le château n'était pas... hanté.

"Marraine, qui a passé plusieurs hivers dans la solitude de Pennelière, souriait de mes bonds de frayeur:

"—Tu t'y habitueras, Suzan. Que peux-tu craindre? Le château a supporté bien d'autres tempêtes. Quant au froid, nous allons le chasser très vite.

"Deux heures plus tard, bourrelets, portières, paravents étaient arrangés de telle sorte que la température sibérienne se changeait peu à peu en une tiédeur si douce, si bonne, que marraine, brisée par la fatigue du voyage et les soins de notre rapide installation, s'endormait dans une immense bergère.

"M. Jacques, lui, était parti depuis longtemps pour la ferme, guidé par le jardinier du château. Ah! si mon vicomte l'avait vu au retour! Un vrai noyé... Un noyé boueux, horrible! Voilà une semaine qu'il pleut sans trêve, paraît-il, de

sorte que les chemins sont criblés d'ornières, et tandis qu'on s'enduit de glaise ou de vase jusqu'aux genoux, le ciel continue ses douches.

"—Vous êtes joli! ai-je crié à M. Orvanne qui essayait de passer inaperçu dans le vestibule pour gagner sa chambre.

"Un haussement d'épaules très insouciant comme réponse, puis:

"—Mme Heurtel est là?

"—Oui, elle vient de se réveiller.

"Dix minutes après, en tenue présentable", il s'asseyait auprès de marraine, lui parlant à voix basse, le malhonnête! sans s'inquiéter de ma présence. Je les regardais en dessous tous les deux: lui, très animé contre son habitude ; marraine qui, de rouge, devenait fort pâle.

"—Petite, dit-elle enfin brusquement, depuis quand es-tu vaccinée?

—Depuis six mois, marraine.

"Prise de peur, je te l'avoue, May, j'interrogeai bien vite:

"—La petite vérole est donc chez les Zubert?

"M. Orvanne, qui m'examinait avec persistance, se chargea de la réponse.

—" Les deux enfants ont une fièvre assez forte ; comme on doit toujours redouter les complications, jusqu'à ce que je lève la consigne, défense vous est faite, Mademoiselle, d'aller du côté de la ferme.

"May, il me semblait qu'il y avait un peu d'ironie dans sa voix comme s'il ne pouvait comprendre ma frayeur, une frayeur bien excusable pourtant.

"—Vous n'irez pas non plus, marraine, suppliai-je.

"Elle caressa ma joue brûlante.

"—Si, ma petite, j'irai demain.

"Et je suis restée silencieuse, sachant qu'il est inutile d'insister lorsque marraine prend un "certain" air et une "certaine" voix.

. . . .

"Ce matin, marraine est revenue de là-bas très fatiguée. Elle m'a dit : "Les deux enfants sont dans le même état. Cette maladie peut être longue et nécessiter des soins constants. Avec cela, l'aile gauche de la ferme a besoin d'une foule de réparations, les dégâts sont plus grands que je le supposais. Nous serons probablement cloîtrés un mois ou deux, ma petite fille. Organise ta vie de façon à ne pas t'ennuyer. La bibliothèque du château te fournira de beaux et bons livres. Explore mes armoires, les coins et recoins, les combles, et tes doigts d'ingénieuse fillette sauront tirer parti d'une foule de vieilleries très à la mode actuellement. Nous allons faire accorder le piano. Enfin, tu auras à Pennelière la bicyclette refusée à Paris. Mais, si ce temps horrible persiste, tu ne pourras que la contempler, ma pauvre Suzan."

"La "pauvre Suzan" était si heureuse qu'elle a embrassé "marraine" à l'étouffer. Maintenant, je vois Pennelière sous les plus riantes couleurs. Pourtant, les girouettes grincent toujours avec rage, la pluie tombe sans relâche, le vent continue ses "hou hou" formidables. N'importe, il fait beau dans mon cœur, si beau que j'ai couru au-devant de M. Jacques en lui criant:

"—J'aurai une bicyclette.

"Un sourire a couru sous sa moustache, un drôle de petit sourire qui m'a tellement agacée que, sans rien ajouter, je suis retournée vers marraine:

—"M. Orvanne se moque de moi.

"A son tour, elle a souri.

—"Non, il ne se moque pas, il est heureux de ton bonheur. C'est lui, Suzan, qui m'a engagée à te donner cette distraction.

(A suivre)

Le féminisme à Montréal

On parle beaucoup de **Féminisme** dans le Vieux-Monde. Partisans et adversaires de cette théorie s'entendraient plus aisément s'il leur était donné à tous de voir combien les femmes américaines et en particulier les Canadiennes ont simplement mis en pratique la participation de la femme à la vie économique.

Nos filles, nos sœurs travaillent, et nous devons en être fiers. Elles tiennent à prendre leur part dans la vie et le mouvement des affaires. Il n'est pas un bureau, une maison où la femme n'ait sa place réservée. Quelle que soit sa condition sociale, nous pouvons donc dire que la femme chez nous n'est jamais à charge aux siens. C'est sa gloire, et celle de notre société.

Malheureusement, nos jeunes filles ne songent pas que le travail, comme tout ici-bas, n'a qu'un temps. Arrivera la vieillesse, surviendront les accidents et les maladies... Comment vivre alors?

Puisque ces dames ne sont pas étrangères aux affaires, qu'elles nous permettent de leur tenir le petit raisonnement suivant:

Un être qui travaille représente un capital qui produit, avec cette différence que l'individu passe et que le capital demeure. Ne serait-il pas en quelque sorte divin de prolonger au-delà de la tombe l'activité passagère de l'être humain? de créer en un jour, moyennant un léger sacrifice immédiat et une petite épargne à venir, le capital monétaire que représente l'activité de la femme?... Ce miracle est à la portée de tout le monde. L'Assurance sur la vie est la fée bienfaitrice qui atténue les coups de la Mort et de la Maladie.

Réfléchissez à ce que nous venons de vous suggérer, et demandez à LA SAUVEGARDE, compagnie d'assurance sur la vie, 26 rue Saint-Jacques, Montréal, tous les renseignements qui peuvent vous intéresser à ce sujet.